

Les chants domestiques

Jade Bérubé

Number 155, Fall 2017

Chaque nuit au treizième coup, dis des clameurs étranges, chante !

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/87460ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Moebius

ISSN

0225-1582 (print)

1920-9363 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Bérubé, J. (2017). Les chants domestiques. *Moebius*, (155), 21–27.

LES CHANTS DOMESTIQUES

Jade Bérubé

Ventre hurlant par la bouche, geyser de napalm en éclats dans la chambre, c'est là que tout commence. Le bruit s'incruste dans ma peau comme de l'encre, tes doigts minuscules fripés reposent sur ma poitrine. L'onde de peur s'engouffre dans mes poumons et je rentre à la maison avec toi.

Il n'y aura plus d'autre escapade que cette équipée, mon cœur. La magnitude de l'aurore enfuie par le carreau de cuisine, je suis état de veille diffus dans le babillage; le langage du désespoir m'arrime dans le matin, jusqu'à l'indolente mouvance du soleil. J'enjambe les heures écrasées dans le salon, je cherche le sens de la marche dans le dédale. Mon corps, j'en suis sûre, garde le pli du tangage pour les siècles à venir. Je traverse la nuit comme une nuée d'engoulevants, les mains au visage. Je pare aux assauts de panique, recroquevillée sur ma peur. Elle demeure la seule chose visible dans le carnage.

Parfois, le temps distendu m'avale entière et déraile. L'espace opaque tourne sur lui-même et, avec lui, je fais des tête à queue d'une violence qui m'effraie. Tu me regardes ébahie dans les ressacs de ma colère. Ce sont les

seuls moments où tu ne pleures pas. Dans les radiations de ma révolte. Nous serons plus tard deux rescapées d'une guerre, brûlées dans la chair de notre attachement.

Mon regard glisse sur la glace brisée, l'hiver étouffe sous lui l'incendie. Mon désarroi marque le ciel jusqu'aux batures de Saint-Vallier, étrange missive égrenée au-dessus de l'autocar. Je reviens dans ma vie de vapeur après trois jours de voyage sans toi.

Je mets le pied à terre dans une odeur d'essence et de désaveu. J'ai remonté le fleuve comme un saumon triste jusqu'à la maison. De retour dans la cuisine, j'écris dans la buée de la vitre des mots que j'efface de la paume en me mordant les joues. Il n'en reste qu'un reflet sali, une marque de doigts et de pulpe d'orange, un secret indéchiffrable entre tes dessins de soleil penchés.

« Regarde, maman. » Mais derrière la vitre, c'est un printemps coupable. Et l'attente. Entre les céréales du matin et mes échappées, il m'a fallu lancer dans le frimas du fleuve des tricots de mensonges lestés d'une pierre. J'ai pataugé les mains pleines, bottes mouillées passé Louiseville.

Les heures se déversent toujours de mes mains épuisées et j'étreins la solitude comme un compagnon d'armes. Au milieu du boulevard Saint-Laurent. Enfuie, une journée. Et les échos empilés de ma liberté s'accumulent, une poussée de rage.

Le ciel est bas sur le vire-vent de la cour, je devrai rentrer et reprendre en courtepoinette les soupers et les chansons. M'insérer entre deux notes de musique et tourner de mur en mur jusqu'à la fin de Charlie Parker. Dans mon carnet, dix-sept lignes entassées pour six heures d'affolement se disputent. Loin de la marmaille chahuteuse, je me perds

en un éventail de mères possibles, je calque des amies et des souvenirs d'enfance, je fais des copies que j'inverse et que je mets tête en bas, je me convaincs que dans le palais des miroirs du parc Lafontaine c'est moi qui sens la crème Pond's. Et que le reflet de l'avenir n'est ni déformé ni sinueux. Dans le cri du paon de mon enfance, l'insouciance de mes parents éclabousse l'herbe du parc en paillettes. Mais le réveil. Il n'y a plus de Jardin des merveilles en ville, car l'hiver s'est posé sur la candeur en étouffant les crocus.

Je voudrais mettre sous cloche ma joie, mais je ne la déniche plus dans l'armoire à casse-tête ni dans le bac à peluches. La nuit, le silence est troué et ta menotte crasseuse est humide sous mon oreiller. J'ouvrirai les yeux sur ton regard avide. Me suis-je trompée quant à l'amplitude de mon cœur? Ventre ouvert sur la table du salon, je vois une femme charcutée dans le désastre.

Que reste-t-il de moi dans ce corps et où l'extase s'est-elle donc tapie?

En si peu de temps me voilà tronquée. J'ai maintenant le souffle rauque, je suis noircie, je marche hébétée comme un étranger miteux, mes enfants moites sous le bras. Une vieille femme assise à la fontaine à pigeons, torpillée. Je souris bien comme il faut avec ma bouche dans la boue de Charlevoix, sur une balançoire en cordes.

Un son éraillé dans le rang des colons. Me voici dans les branches du cerisier, pleine comme une lune étendue par nuit noire. La musique en sortie d'urgence dans les oreilles, je suis conforme de l'extérieur. Le poing au torse de l'absence et le bleu du *ré* enfouis.

Ce n'est pas aujourd'hui que je m'écroule.

Je chasse le papillonnement fou des feuilles d'arbre derrière la vitre en un mouvement de doigts. Coup de balai devant l'image, j'époussette l'ivresse, cette virevolte en pleine ville, comme une éclaboussure. Tu ne sauras rien de ces emportements secrets. Je les cache.

Des heures sur le quai à lancer la ligne, la vie bien enroulée au milieu des émerillons, l'imposture la gorge ouverte. Tu ne m'as pas vue glisser dans le limon, en pure perte. Peut-être n'y a-t-il rien dans le temps immobile, suspendu, le souvenir en écharde. Que le bruissement de l'enchantement. Le froid de l'eau avant que la pensée ne me brûle.

J'ai plongé pour que le silence revienne, car ça criait trop. Le débordement.

Et puis la joie refermée sur elle-même, à suivre du doigt comme une spirale au milieu des bruits. Malgré la fumée de mon emportement, une rêverie inconvenante dans le brouhaha domestique.

Ce silence opaque et soudain dans le tumulte, une odeur de flambée et de carnage. La ligne qui claque au fil de l'eau, avant que les remous ne reprennent et m'arrachent à l'indécence de la fuite. Au-dessus du rond de poêle.

Je ne suis plus là dans le vacarme des jours, étouffée par le désordre. Je balance entre l'amour comme une obéissance à cinq heures et le goût de forfaiture sur ma langue sèche. Verser le sirop dans le bol au dessert et avaler le désir avec les fraises ne suffit plus. Il faudrait que la foi me revienne intacte dans l'odeur moite et sucrée de la servitude. Avant la gorgée de limonade rose et le babillage, dans ma nostalgie sourde d'un instant écroulé.

Assise sur le banc bleu de l'hôpital, genoux collés, jaquette ouverte, dans l'odeur du métal et du brocoli, la religieuse passe la vadrouille dans ma tête, *c'est le temps de*

la prière, Jade-Véronique. Je vieillis de trente ans sur la banquette, les yeux au plancher. Quelque chose ne va pas avec le soleil de mars. Le monde est froid sous mes cuisses, des visages aussi effarés que le mien bruissent autour. L'effroi se coupe au couteau, papier ciré sur une civière qui crisse sous mes dents. Je franchis les portes comme une mariée d'épouvante... « On dirait que dehors n'existe plus », m'a dit un jour une amie, et elle n'y est jamais retournée. Dehors s'est délité et moi dedans, en pleine accalmie de février.

Avec elle, la saison n'en finit pas de mourir. Une chose est cachée dans mon corps suppliant, que l'on débusque jusque dans ma terreur. Je me frappe sur cette vérité en sortant libre, saute les marches en marelle, dans l'indécence de ma crainte cette fois. Ce n'est pas aujourd'hui que j'entre, comme elles, ici. La machinerie tourne et vrille sans s'abîmer. Ce n'est pas encore aujourd'hui, pas tout de suite aujourd'hui. Avec mon sang formidable, ma tête récurée au scanner, je jette la jaquette en boule dans le récipient à la sortie. Salie par l'angoisse et barbouillée d'euphorie.

Je retousse les coins de la bouche avec beaucoup d'attention. Mon désarroi comme un crachat dans la chance, j'avale de grandes goulées d'hourvaris. Dehors ne s'est pas effacé. Je pourrais décider de m'y jeter, en plongée, éperdue.

Mon enfance s'est refermée sur une odeur de cannoli quelque part sur l'autoroute 40 entre le sommeil et Marvin Gaye, entre les doigts grasseyeux de frites dans le sable et cette impression tenace d'un cadavre au jardin, les cheveux piquants, fenêtre ouverte sur la banquette arrière, vent dans les yeux. Des rêves. Encore des rêves. Une tête bourrée, un sexe hurlant. Une fabrique à images par-dessus.

Des planches enluminées sur la vie qui ne défile jamais assez vite. Sandwiches merguez en pleine nuit, le samedi. Un mystère.

Ces inconnus, verre de rosé, j'ai envié avec furie leur luminescence, moi et mon menton sale, la crasse à mes doigts. J'ai vieilli dans l'envie sourde, dans un autre chemin où je me serais égarée. Le bruit sec du shuffle board autour duquel j'ai attendu et sur lequel maintenant tu fredonnes tes chansons. Je ne serai jamais des leurs. Je ne me suis jamais rendue, dans le grondement de ma sècheuse le dimanche après-midi. Une carte au trésor perdue.

On a tiré ma main depuis l'herbe féroce malgré mon cri enroué d'effarement. On m'a kidnappée avant l'ordalie. Ma place entre des brancards de morale. Pas étonnant que je rue.

Je ne fredonne aucune farandole de victoire. La main entortillée par la corde du cerf-volant. Les soupers, les collations, les lunchs. Couper les crudités, frire, aérer. Lavages multiples et débordants. Ménage de routine, miettes, objets, comptoirs. Travail. Travaux lourds, salle de bain, changement de lit, fourmis et verres de lait renversés. Pliage et rangement, placards. Épicerie hebdomadaires et impromptues. Néons, tablettes, ne touche pas, où es-tu? Maladies et dommages, nez bouchés, nuits tronquées. Et, soudain, dans ma vie dévastée, un bouquet de pissenlits. Ta petite main verdie.

Dans l'odeur de terre et les traces des chats, je ramasse les samares une à une la tête sous les pétales du merisier, le corps ployé vers les escargots. J'attends l'averse sans prendre de parapluie, je choisis mes cheveux mouillés dans la vieille tourbe à arracher. Cadenassant la prudence derrière le bac à sable et prenant à main nue les charpentières,

je regarde l'épave à distance en souhaitant la remettre en mer.

Mes ongles noirs sur le chou-fleur, je rentre dans le rang maculé de bardanes. De toutes mes forces à l'odeur de lilas je m'agrippe avant de faner au salon pour la suite.

Dans mon esprit agité, les souvenirs de printemps se bousculent. L'odeur de la javel sur le pupitre vidé. La gomme aux fraises. La brise qui se glisse par la fenêtre ouverte sur une promesse de congés chauds et de nouveaux souliers. Par où donc s'est enfui le temps des cerises? Tapie dans le chèvrefeuille, mon enfance s'est engourdie.

Je passe le râteau sous les branches et fais un tas mouillé avec l'hiver. Je le mettrai dans les haricots pour qu'il en pousse autre chose qu'un sinistre. Il faudra bien vivre, maintenant.